

**Zeitschrift:** Générations : aînés  
**Herausgeber:** Société coopérative générations  
**Band:** 28 (1998)  
**Heft:** 6: a

**Artikel:** Un complice de choix  
**Autor:** Ethenoz, Andrée  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-826726>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# Un complice de choix

«Souviens-toi que le piano est davantage une transpiration qu'une inspiration.» Cette réflexion m'accompagna toute ma vie.

★ ★ ★

Un jour, en 1924, alors que j'étais au pensionnat, à Vevey, j'assistai seule à la cérémonie du transfert des cendres vers la Pologne de l'écrivain Sienkiewicz, l'auteur du célèbre roman «Quo vadis?» Comme je voulais m'approcher du groupe officiel des amis du défunt, quelqu'un tenta de m'en empêcher. Madame Padereweska, qui m'avait vue, me fit signe de venir la rejoindre sur les marches du Musée Jenish.

Le cortège officiel, venant d'une rue voisine, était précédé d'une fanfare jouant la «Marche funèbre» de Chopin. Je garde le souvenir de quelque chose de grandiose, d'irréel.

Comme d'autres personnes ont une volière, Madame Paderewska avait pour hobby l'élevage des poules exotiques. Si nous avions quelques Rhode Island, jamais je n'avais imaginé qu'autant de races différentes par la taille et les couleurs puissent exister. Certaines étaient toutes petites et leurs œufs étaient en proportion.

Faisant un petit pèlerinage dans ce Tolochenaz, si riche en souvenirs de jeunesse, je fus attristée par l'état actuel de ce que fut cette splendide propriété de Rioud-Bosson. La villa est détruite et le parc grignoté par une entreprise de transports. Que de nouvelles maisons! Le village s'est agrandi dans toutes les directions.

Nous nous sommes arrêtées au cimetière, où je n'étais jamais venue autrefois. A droite, nous avons vu la tombe du grand ami de Paderewski, Henrik Opieski et celle de son épouse, souvent ses hôtes lors des réceptions dans la propriété. Ces personnalités avaient si bien fait vivre le monde musical vaudois du début de ce siècle.

*Anita-Louise Gay-Wormstall*

C'est en 1944 que débute cette histoire. Cette année-là, j'ai vu le jour dans un vieux quartier de Lausanne. Mes parents, d'origine plutôt modeste, sortaient peu et n'avaient guère d'amis. Quand vint le moment de me baptiser, le choix du parrain posa donc problème. Il y avait bien cet homme qui, chaque après-midi, buvait son café au bistrot du coin en tapant le carton. Mon père avait engagé le dialogue avec lui et appris qu'il travaillait de nuit dans un grand restaurant de Lausanne. Après la fermeture, c'est lui qui s'occupait du nettoyage. Il n'avait rien dans sa vie que les copains de cartes de l'après-midi. Sans savoir très bien où il allait, il accepta de devenir mon parrain.

Et c'est là que sa vie a basculé. Tous ses après-midi de congé m'étaient consacrés. Fini le bistrot du coin et les cartes. C'était le plaisir de la promenade, lui guidant la poussette avec mille précautions et veillant sur moi comme on doit certainement veiller sur un trésor.

Je n'ai jamais eu froid, faim, soif. Il prévenait le moindre de mes désirs et avait envers moi des gestes d'une tendresse infinie. Plus tard, avec une patience extraordinaire, il a été le témoin de mes premiers pas, prenant ma main dans la sienne et me guidant.

J'ai encore dans les oreilles les contes de fées qu'il me racontait en s'appliquant, en mettant le ton, comme on disait. Il m'apprenait des chansonnettes et des comptines. Plus tard, il m'apprit à nager, estimant que ce sport pourrait un jour me rendre service. Et puis est venu le temps de l'école et, pour moi qui n'ai jamais eu d'affinités avec les robinets qui coulent et les baignoires qui fuient, j'avais là un complice de choix. Il disait: «Tu ne dis rien à personne!» et il faisait les problèmes.

Les années ont passé et je me suis mariée. Mélangé à son plaisir de me voir heureuse, il y avait dans son œil comme une crainte, une peur qui lui

faisait penser que peut-être tout était fini. J'ai souri tendrement à mon parrain, un amour comme le nôtre ne pouvait jamais avoir de fin.

J'ai mis deux enfants au monde et tout a recommencé. En plus de l'amour qu'il me portait, il a déversé des torrents de tendresse sur ces petits.

Quand il n'a plus pu sortir de chez lui, ce fut à moi de lui rendre un peu tout ce qu'il m'avait généreusement prodigué. Quand j'arrivais chez lui, je revois encore son visage, il n'y avait pas que la bouche qui souriait, il y avait aussi les yeux, et toute sa face était illuminée de bonheur.

Et puis, un jour, tout doucement, il est parti. Je n'y étais pas préparée et tout s'est effondré. Il avait huitante-cinq printemps, mais j'avais tout simplement refusé l'éventualité qu'il puisse mourir un jour.

Le lendemain de son ensevelissement, je me suis réveillée les yeux gonflés de larmes, les sanglots contenus à grand-peine et c'est alors que dans le jardin, un merle s'est mis à chanter. Pas timidement, non, c'était un hymne à la joie, à la vie. Il avait cette virtuosité qu'ont les merles au début du printemps quand ils annoncent le renouveau. C'était un 21 octobre.

Immédiatement, je me suis sentie calme, apaisée. J'ai accepté l'inévitable, persuadée qu'il voulait me faire un signe qui voulait peut-être dire: «Ne pleure plus, va de l'avant et un jour viendra où nous serons réunis.»

Depuis, en moi, il reste toujours le vide de l'absence, mais aussi un grand espoir.

Quatre ans plus tard, ma fille me donnait mon premier petit-fils. Curieusement, ce petit ange est né un 21 octobre...

*Andrée Ethenoz*